

En écoutant le conférencier nous parler des vertus civiques et guerrières de son héros, je songeais à cette correspondance échangée avec sa mère et sa femme où se révèlent si fortement de plus intimes et non moins appréciables vertus.

La correspondance privée du marquis de Montcalm a été conservée par son arrière petit-fils, le marquis Victor de Montcalm.

Il est excessivement touchant d'y lire les témoignages de tendresse qu'il envoie aux siens surtout à sa femme, qu'il n'appelle que "la très chère".

"Je me porte bien, ma très chère, lui écrit-il, je t'adore, je t'aime plus que jamais. J'embrasse ma fille, quand est-ce donc que j'embrasserais la très chère, moment que je préférerais à celui même de battre le général Crombie (Abercromby).

Et dans une autre lettre:

"Je sçai qu'on est bien aise d'avoir des détails des personnes que l'on aime et j'ai cru que ma mère et vous, ma très chère et bien aimée, liriez avec plaisir mes lettres si peu intéressantes pour d'autres."

Une autre fois, il lui fait une légère esquisse des femmes, au Canada:

"Les femmes sont spirituelles, gaillardes, dévotes à Québec; joueuses à Montréal."

Et sans appuyer davantage, il continue:

"Adieu, mon cœur, je vous adore et je vous aime. Il n'y a pas une heure de la journée où je ne songe à vous, à ma mère et à mes enfants."

Mais la réputation d'esprit et d'amabilité des femmes de Québec sembla, on ne sait trop comment, troubler la quiétude de sa calme atmosphère, où vivait Mme de Montcalm, puisque je lis, un peu plus tard, dans une lettre à sa mère:

"J'embrasse la très chère que j'ai me tendrement dont je suis fort occupé, et vous pouvés l'assurer que je n'ay pas en vérité le temps de m'occuper des dames quand même j'en aurais l'envie."

Certains passages du Journal de Montcalm, n'indiquent pas un détachement aussi complet, mais, n'appuyons pas. Que de fois, d'ailleurs, l'esprit et les yeux sont un instant

pris, là, où le cœur ne compte pour rien... Les femmes doivent apprendre à pardonner ces passagères inconsistances de la pensée.

Une autre fois, il écrit à sa mère: "Si des queues de marthe arrivent à bon port à Paris, la très chère aura un manchon; une autre année, je songerai à en envoyer un à ma fille..."

En même temps que ces fourrures, il envoie, toujours à la très chère, du baume du Canada et du sucre de nos érables.

Ah! comme il voudrait la revoir, celle qu'il aime ainsi de toute la force de son cœur brûlant et généreux!

"Si je pouvais, ma très chère et bien-aimée recevoir de vos nouvelles, et de celles de ma mère, je trouverais moins affligeant mon éloignement."

"J'embrasse la très chère et ma fille, écrit-il à sa mère, il me tarde de vous revoir tous et de terminer ma campagne."

L'heure du dénouement tragique de la situation de la Nouvelle-France, approche. Déjà les événements qui se préparent projettent leur ombre sur la courte route qu'il reste à Montcalm encore à parcourir. Les angoisses qui assaillent son âme se trahissent dans ses lettres à l'aimée.

"Adieu, mon cœur, lit-on dans une de ses derniers courriers. Avmés-moi, je songe fort à vous, je vous aime beaucoup et ma mère. J'embrasse ma fille; quand reverrai-je mon Candiac! Il faut que ma santé soit bonne, mais elle s'use par le travail, car il faut être icy tout et de tout métier. Je t'aime plus que jamais."

Hélas! il ne se fait pas illusion sur les ressources de la colonie.

"Notre situation est critique, écrit-il à sa mère, par l'entremise de M. Bougainville — et plus nous irons, plus elle le doit devenir, mais nulle inquiétude, Dieu surtout et l'honneur seront toujours conservés de ma part en tout événement."

"J'embrasse tendrement la très chère que j'aime au-delà de toute expression."

Parlant de la colonie à sa femme, au commencement de 1759:

"Nous avons fait de notre mieux en 1756-57-58, ainsi soit il en 1759,

Dieu aydant, si vous ne faites la paix en Europe. Je combattrai du mieux avec ce que j'auray. Nous avons sauvé la colonie, l'année dernière par un succès qui tient du prodige. Faut-il en espérer un pareil? Il faudra au moins le tenter. Le peuple et les sauvages ont confiance en moi."

"L'ennuy ne me tue pas, lit-on plus loin. Je voudrais avoir un grain de foy suffisant pour multiplier les hommes et les vivres. Cependant, j'espère en Dieu, il a combattu pour moi, le 8 juillet. Au reste que sa volonté soit faite."

Le chrétien se soumet d'avance. Mais combien il en coûte à cet époux aimant, à ce fils dévoué, à ce père dévoué d'être loin des siens qu'il aime tant!

"Être huit mois sans recevoir des nouvelles de France! Qui sait si nous en recevrons beaucoup cette année! Ah! s'il m'arrive quelque récompense et le triste avantage de figurer une ou deux fois dans les gazettes, que je l'achète cher!"

Les lettres s'égarent ou plutôt tombent entre les mains des ennemis. Ce n'est que par Bougainville qu'il apprend qu'une de ses filles est morte. Laquelle? Il ne le sut jamais; il ne peut que conjecturer que ce doit-être "la pauvre Mirète qui me ressemble et que j'aimais fort". Quelles tortures pour son cœur de père.

Dé son côté, il ne ménage pas ses missives:

"Sûrement, si le "Craquelin" qui part le 25 (25 novembre, 1758), arrive à bon port, vous me saurés gré, ma mère, de vous écrire jusqu'au dernier moment pour vous répéter cent fois, qu'occupé du destin de la Nouvelle-France, de la conservation des troupes, de l'intérêt de l'Etat et de ma propre gloire, je songe toujours à vous et à la très chère que j'embrasse..."

La très chère reçoit son dernier souvenir.

"Je crois, écrit-il, dans sa dernière lettre (novembre 1758), que j'aurais renoncé à tous les honneurs pour vous rejoindre, mais il faut obéir au Roy. Le moment où je vous verrai sera le plus beau de ma vie; adieu mon cœur, je crois que je vous aime encore plus que je n'ai fait..."